

LES TERMES SINGULIERS  
DANS LA LOGIQUE DE PORT-ROYAL

par Jean-Claude PARIENTE

Les termes singuliers se divisent en deux catégories, celle des noms propres (Np dans la suite), et celle des descriptions définies ; je laisserai en effet ici de côté les pronoms démonstratifs et autres déictiques sur lesquels je me suis expliqué dans mon livre de 1985, *L'Analyse du langage à Port-Royal*. Les deux catégories que je prendrai en considération ont toujours posé à la logique et à la philosophie des problèmes difficiles, qui paraissent pour l'essentiel liés à la propriété caractéristique de ces termes, c'est-à-dire à la fonction qui leur est reconnue d'établir la relation entre le langage et la réalité, entre les mots et les choses. À la différence des termes généraux, qui sont porteurs d'un contenu prédicatif déterminé et qui peut s'appliquer à divers objets, les termes singuliers ont pour fonction principale d'isoler un objet et de le constituer en objet de discours, de mettre en évidence l'objet sur lequel le discours doit porter, celui duquel il va être question et qui va être présenté comme le sujet des prédications.

Cette fonction peut se réaliser de deux façons différentes :

— Soit le locuteur désigne un objet donné à l'aide de son nom, c'est-à-dire d'une séquence phonétique simple qui est associée à cet objet, et en principe à lui seul, par une convention connue du groupe au sein duquel se réalise l'échange linguistique. C'est le cas quand nous parlons d'Alexandre ou de Platon en les désignant par leur nom, et les Np que nous utilisons alors sont, on le voit, dépourvus par eux-mêmes de contenu prédicatif.

— Soit le locuteur, pour des raisons qui lui appartiennent et qui peuvent être très diverses, préfère recourir à une expression complexe précédée de l'article défini ; cette expression détermine une propriété qui convient exclusivement à l'objet dont on veut parler. C'est le cas lorsque, au lieu du Np *Platon*, nous employons la description *Le Prince des*

*philosophes*, pour reprendre un exemple étudié dans la *Logique ou l'art de penser* (ci-dessous *LAP*) (1).

L'existence de ces deux procédés de désignation des individus pose différents problèmes, sur lesquels toute analyse du langage doit prendre position.

Tout d'abord un problème ontologique : si un terme singulier a pour fonction de désigner une entité unique, que penser des expressions qui se présentent linguistiquement comme des termes singuliers, mais qui ne désignent rien ? La *LAP* a parfaitement reconnu l'existence d'expressions de ce genre, au moins dans la catégorie des descriptions, où elle reprend la traditionnelle montagne d'or comme exemple de description de ce qu'elle appelle les êtres de raison (I, ch. 2, p. 76).

Ensuite, un problème de catégorisation : la *LAP* nous donne le moyen de distinguer Np et descriptions, les premiers étant des termes simples, les secondes des termes complexes. Mais il reste à chercher à quelle fonction sémantique distincte est associée chacune de ces deux espèces d'expression, comment se détermine la relation que chacune entretient avec l'individu sur lequel elle porte ou du moins (puisqu'il arrive que le terme singulier n'ait pas de dénotation) qu'elle vise. Il n'est sûrement pas indifférent de parler de Platon ou de parler du Prince des Philosophes ; mais en quoi consiste et sur quoi repose la différence des deux formulations ? La *LAP* n'a pas ignoré la difficulté et lui a même consacré de profondes réflexions.

Enfin un problème logique : comment les termes singuliers fonctionnent-ils dans un raisonnement, c'est-à-dire dans un syllogisme ? On sait qu'il y a là un point délicat pour toute logique de tradition aristotélicienne. Dans les *Premiers Analytiques*, le Stagirite s'était montré pour le moins réservé quant à la possibilité d'introduire un terme singulier dans un syllogisme. Il ne l'admettait que sous des conditions très étroitement délimitées, et c'est seulement dans le chapitre tardif consacré à l'enthymème (II, ch. 27, 70 a 26-32) qu'il se résolvait à considérer comme valide un syllogisme de mode *Barbara* comportant un terme singulier en position de sujet dans la mineure. Il avait fallu les recherches des logiciens médiévaux, notamment de Guillaume d'Occam, pour que les termes singuliers fussent admis de plein droit dans la syllogistique. La *LAP* intègre sans difficulté apparente les résultats de ces recherches.

L'originalité du livre ne réside pas, il est vrai dans ses innovations formelles. Arnauld et Nicole ne sont pas des inventeurs sur le plan du calcul logique. Rien n'est plus éloigné de leur style de réflexion que les efforts diversifiés et inlassables d'un Leibniz pour mettre sur pied un formalisme efficace et rationnel. Leur génie est ailleurs : il se situe

plutôt dans leur tentative pour repenser une discipline héritée pour l'essentiel d'Aristote et des médiévaux dans un cadre philosophique fourni par Descartes, saint Augustin, et, au-delà d'eux, Platon, en un mot dans le cadre d'une théorie des idées. Le bref avertissement par lequel s'ouvre la *Première Partie* de leur ouvrage ne laisse aucun doute sur ce point :

Comme nous ne pouvons avoir aucune connaissance de ce qui est hors de nous que par l'entremise des idées qui sont en nous, les réflexions que l'on peut faire sur nos idées, sont peut-être ce qu'il y a de plus important dans la Logique, parce que c'est le fondement de tout le reste (p. 63).

Toute analyse du langage, logique comprise, est placée dans la dépendance de cette théorie, et le lien entre les mots ou les signes en général et les idées est clairement énoncé dans le chapitre consacré aux signes, qui est du reste une des additions révélatrices de la cinquième édition (1683) :

Ainsi le signe enferme deux idées : l'une de la chose qui représente ; l'autre de la chose représentée, et sa nature consiste à exciter la seconde par la première (I, ch. 4, p. 80).

Ce passage met en évidence un point capital en soulignant que la relation constitutive du signe n'est pas une relation entre une expression et une entité qui existe dans le monde extérieur, ce que nous appellerions aujourd'hui une relation de dénotation. C'est une relation entre deux idées, celle par laquelle nous avons conscience de l'expression dans sa réalité linguistique et celle par laquelle nous avons conscience du contenu représentatif associé à cette expression, la deuxième idée étant, grâce au caractère institué du langage, excitée par la première. C'est seulement au sein de la deuxième idée que se joue le rapport de l'ensemble signifiant avec la réalité extérieure ; c'est elle qu'il faut confronter avec cette réalité pour savoir si nous sommes dans la vérité ou dans l'erreur. La *LAP* met ainsi en place un dispositif complexe, comportant trois et non pas deux étages, celui des mots, celui des idées et celui des choses, et s'organisant selon deux et non pas une relation, celle des mots avec les idées et celle des idées avec les choses. Le commentateur doit donc toujours s'assurer du plan sur lequel se situe telle ou telle réflexion. Il est par exemple clair que toute la fin de la *Première Partie*, du chapitre I, 11 au chapitre I, 15 relève de l'étude de la relation entre les mots et les idées, comme le signale le début de I, 11 :

Nous avons déjà dit que la nécessité que nous avons d'user de signes extérieurs pour nous faire entendre, fait que nous attachons tellement

nos idées aux mots, que souvent nous considérons plus les mots que les choses. Or c'est une des causes les plus ordinaires de la confusion de nos pensées et de nos discours (I, ch. 11, p. 116).

Cette défiance systématique à l'égard de l'expression donne à Port-Royal le principe de la résolution du problème ontologique évoqué ci-dessus. Nous pouvons bien dans le discours associer les mots de *montagne* et d'*or*, de manière à obtenir le terme complexe de *montagne d'or* ; mais l'erreur est de croire que cette opération nous a permis d'associer avec autant d'efficacité les idées correspondant à ces mots. Quand nous parlons de la montagne d'or, puisque nous comprenons le sens de l'expression complexe, nous avons bien une idée présente à l'esprit, mais c'est une idée en quelque sorte privée du statut d'idée authentique en ce qu'elle unit ce qui ne l'est pas dans la réalité, une idée fautive car dépourvue de valeur représentative. C'est d'une analyse de ce style que relèvent les termes complexes qui ne désignent rien.

La *LAP* voit même dans son effort pour nous donner les moyens de dissiper ce type de confusion une de ses principales innovations. On comprend alors mieux pourquoi les auteurs nous mettent à plusieurs reprises en garde contre une confiance excessive dans les ressources du formalisme : ce n'est qu'en revenant au sens qu'on pourra se prémunir contre les pièges que l'expression ne cesse pas de tendre.

\*  
\* \*

### *I. La logique des termes singuliers*

Des trois problèmes que nous avons mentionnés plus haut, l'un est donc renvoyé au niveau des idées. J'aborderai maintenant celui du statut logique reconnu aux termes singuliers et aux propositions dans lesquelles ils figurent.

La *LAP* reprend sans marquer la moindre hésitation la solution proposée par les médiévaux pour enrichir la logique aristotélicienne par la prise en compte de syllogismes à propositions singulières. On en trouve plusieurs exemples dans le cours du livre, non pas, il est vrai, dans les chapitres consacrés à l'exposé de la théorie du syllogisme (III, ch. 5 à 8), qui se montrent orthodoxes sur ce point, mais dans les chapitres immédiatement suivants. C'est le cas du syllogisme sur Louis XIV qui est étudié en III, 9 (pp. 262-263) :

La loi divine commande d'honorer les Rois :  
Louis XIV est Roi ;  
Donc la Loi divine commande d'honorer Louis XIV.

C'est le cas également, ce qui est encore plus intéressant, des deux arguments dont la non-concluance est établie dans le Second Exemple de III, 9 et dans le Sixième Exemple de III, 11, car les termes singuliers qui figurent dans le premier des deux sont des descriptions tandis que ceux qui figurent dans le second des deux sont des déictiques : on voit par là que la *LAP* estime être en mesure de traiter efficacement les syllogismes singuliers, quelle que soit la nature des expressions avec lesquels ils sont composés. Pour ne pas entrer dans des analyses trop détaillées, et sachant que les principes restent les mêmes pour les autres syllogismes mentionnés, je me bornerai à étudier le syllogisme sur Louis XIV.

La *LAP* commence par en extraire le noyau, les éléments par lesquels passe l'argumentation, qu'elle présente sous la forme suivante :

Les Rois doivent être honorés.  
Louis XIV est Roi :  
Donc Louis XIV doit être honoré.

avant de le commenter dans les termes que voici :

Il est clair [...] que cet argument est de la première figure en *Barbara*, les termes singuliers, comme Louis XIV passant pour universels, parce qu'ils sont pris dans toute leur étendue, comme nous avons déjà marqué (p. 263).

Et, en effet, la *LAP* a antérieurement donné les indications nécessaires, de manière, il est vrai un peu dispersée. Essayons de regrouper les éléments de la théorie.

Elle repose sur une assimilation du terme singulier à un terme universel, c'est-à-dire à un terme général pris universellement car il est précédé de *tout*, et corrélativement de la proposition dans laquelle ce terme est sujet à une proposition universelle. Cette double assimilation remonte, on l'a dit, à Guillaume d'Occam (*Summa Logicae*, III, I, 3), et a été reprise par Ramus, de qui la *Dialectique* (1555) était connue des Messieurs. Pour la justifier, il suffit d'admettre qu'un terme singulier ne désigne pas un individu, mais représente un terme général qui s'applique à un seul objet. Dans ces conditions,

Louis XIV est Roi

est considéré comme une formulation abrégée de :

Tout ce qui est (identique à) Louis XIV est Roi

et la proposition singulière entre de plein droit dans un syllogisme avec le statut de proposition universelle.

La *LAP* n'a aucune difficulté à intégrer cette analyse dans la théorie des idées. Dans le passage cité de la p. 263, on aura remarqué qu'elle justifie l'assimilation du terme singulier à un terme universel en disant qu'il est « pris dans toute son étendue ». En effet, une idée est singulière quand elle ne représente qu'une seule chose (I, ch. 6, p. 86), ce qu'on peut encore exprimer en disant que son étendue se réduit à un seul sujet. Dès lors, elle ne peut pas être prise particulièrement, c'est-à-dire selon une partie de cette étendue, car il est impossible d'isoler une partie de son étendue pour lui attribuer une propriété qui ne conviendrait pas à l'autre partie. C'est pourquoi un peu plus loin (I, ch. 8, p. 96), la *LAP* précise que

[...] les termes individuels, distinctement exprimés se prennent toujours dans toute leur étendue, étant déterminés tout ce qu'ils le peuvent être.

et en tire la conséquence pour les propositions en déclarant :

[...] il importe peu pour l'universalité d'une proposition que l'étendue de son sujet soit grande ou petite, pourvu que quelle qu'elle soit on la prenne toute entière. Et c'est pourquoi les propositions singulières tiennent lieu d'universelles dans l'argumentation. (II, ch. 3, p. 158).

Telle sont les considérations au nom desquelles la *LAP* s'autorise à reprendre à son compte les innovations introduites dans la logique par Occam et ses successeurs. Le travail technique ayant été fait avant eux, les Messieurs n'ont eu qu'à trouver le moyen de lui donner une interprétation dans les termes de la théorie des idées. Ils y ont réussi — ou ont pensé y réussir — très facilement grâce à la notion d'étendue des idées. Ils n'ont nulle part fait intervenir la notion associée de compréhension des idées, et ne se sont pas demandé ce que pouvait être la compréhension d'une idée singulière. Arnauld se trouvera confronté à cette redoutable question beaucoup plus tard, à partir des années 1686-1687, lorsque Leibniz lui soumettra les thèses du *Discours de métaphysique*, et l'obligera, bon gré mal gré, à s'interroger sur la difficulté de concilier l'affirmation de la liberté individuelle avec l'affirmation qu'une idée singulière enferme dans sa compréhension tous les prédicats d'un individu. Mais ceci est une autre histoire.

Revenons à la *LAP*. Son intérêt n'est pas, on l'a dit, dans l'originalité de la théorie des termes singuliers qui y est, pour ainsi dire, officiellement avancée. Il réside bien plutôt dans quelques observations dispersées, qui débordent le cadre de cette théorie et montrent que les auteurs sont sensibles à des nuances linguistiques beaucoup plus fines. Pour en

dire quelques mots, je vais abandonner le terrain de la syllogistique et aborder les problèmes présentés plus haut comme des problèmes de délimitation entre les différentes espèces de termes singuliers.

## II. Noms propres et descriptions

L'analyse logique qui vient d'être examinée s'applique non pas aux termes singuliers tout court, mais, comme le dit le passage de la page 96 cité ci-dessus, aux termes singuliers *distinctement exprimés*. Cette qualification mérite un moment d'attention, car elle pose la question de savoir ce que pourrait être un terme singulier dont l'expression ne serait pas distincte. Où trouve-t-on dans la *LAP* des cas de ce genre ? En partant de cette question, on parviendra, comme on va le voir, à discerner les raisons qui permettent de distinguer le nom propre et la description définie.

Une première piste s'ouvre dans le chapitre II, 12, qui fait lui aussi partie des additions de la cinquième édition. Intitulé *Des sujets confus équivalents à deux sujets*, ce chapitre réunit des analyses portant sur une série de faits de langage qui concernent tous des cas dans lesquels une même expression est utilisée pour désigner des objets différents. Il culminera dans une nouvelle étude du symbole de l'eucharistie, mais ce n'est pas elle qui va nous retenir ici ; c'est un passage dans lequel les Messieurs s'intéressent à certains emplois des Np.

Ils considèrent l'énoncé :

Rome qui avait été de brique devant Auguste était de marbre quand il mourut

et leurs réflexions sont d'autant plus frappantes que le nom *Rome* était un de ceux qui illustraient page 86 la définition du Np comme signe d'une idée singulière, c'est-à-dire d'une idée qui ne représente qu'une seule chose. Or ils vont être conduits à affirmer que, dans l'énoncé considéré,

le mot de *Rome* qui ne paraît qu'un sujet, en marque néanmoins deux réellement distincts, mais réunis sous une idée confuse de *Rome*, qui fait que l'esprit ne s'aperçoit pas de la distinction de ces sujets (p. 195).

Il y a là beaucoup de points qui mériteraient une discussion attentive, mais je vais tenter d'aller à l'essentiel. On notera d'abord que, si l'on prend cette conclusion à la lettre, elle signifie que, dans cet énoncé, *Rome*, malgré les apparences, n'est pas un Np, car un Np est signe d'une idée singulière, alors qu'ici *Rome* marque non pas un seul, mais deux

sujets, qui plus est, deux sujets *réellement distincts*. On vérifie ainsi une fois de plus que les considérations formelles ne sont pas déterminantes dans la perspective de la *LAP*. Mais le plus important est de comprendre pourquoi nous est proposée l'analyse en question.

C'est que, si nous prenons le mot *Rome* pour un Np, il signifie l'idée d'une ville particulière, avec toutes ses déterminations, au nombre desquelles figurera la nature des matériaux avec lesquels sont construits les bâtiments de cette ville. Si nous avons l'idée de Rome comme d'une ville construite en marbre, nous ne pensons pas à Rome quand nous nous représentons une ville ayant peut-être occupé la même localisation, mais construite en brique. De ce fait, si nous nous en tenons aux considérations formelles qui nous obligent à faire de *Rome* un Np, l'énoncé devient ininterprétable. Il faut donc proposer une autre analyse du mot *Rome* dans l'énoncé en question.

Celle de la *LAP* consiste à dire que le mot est ici le signe d'une idée confuse, par laquelle nous pensons deux sujets, c'est-à-dire deux états architecturaux de la ville de Rome, sans nous apercevoir de leur distinction. *Rome* n'est plus alors le nom d'une ville déterminée jusque dans sa réalité architecturale, mais celui d'une entité susceptible de se réaliser sous deux formes successives sans changer d'identité. En nous obligeant à définir une entité commune aux deux états successifs sous lesquels nous l'appréhendons, l'énoncé étudié nous interdit de traiter *Rome* comme un Np, car ce mot est maintenant le signe d'une idée confuse, parce que générale. Nous nous trouvons donc bien devant une situation dans laquelle une expression qui est grammaticalement un Np n'en a pas la valeur logique, car elle signifie une idée singulière mais confusément exprimée ; c'est à un cas de ce genre que les Messieurs pouvaient penser quand ils sous-entendaient page 96 qu'il existait des idées singulières qui n'étaient pas distinctement exprimées.

Dans un tel cas, il a fallu altérer le statut de l'expression pour rendre intelligible l'énoncé dans lequel elle figure. Port-Royal en fait se contente d'admettre sans autre discussion qu'un Np peut être le signe d'une idée singulière distinctement ou confusément exprimée. Dans d'autres cas, le terme singulier est constitué par ce que nous appelons aujourd'hui une description définie, et que la *LAP* caractérise comme un terme complexe susceptible de l'équivoque d'erreur (I, ch. 8, p. 97). Il s'agit bien d'un terme complexe puisqu'une description est composée d'un mot général et d'une détermination, et qu'il y a formation d'un terme complexe quand on ajoute à un terme divers autres termes de manière à en composer une idée totale (*loc. cit.*, p. 95). Il arrive que la détermination suffise à rendre individuel le terme initial « comme quand je dis *le Pape*



*qui est aujourd'hui* cela détermine le mot général de Pape à la personne unique et singulière d'Alexandre VII » (p. 96). Mais il arrive aussi que l'esprit doit encore ajouter à l'idée totale signifiée par l'expression une idée singulière pour que la description remplisse sa fonction : quand on parle du Prince des Philosophes, et qu'on entend parler d'Aristote, « l'idée d'Aristote n'est que dans l'esprit, sans être exprimée par aucun son qui le distingue en particulier » (p. 97). C'est dans ce second cas qu'on rencontre les difficultés qui préoccupent le plus les auteurs de la *LAP*.

Le problème vient de ce que la même expression peut convenir à divers individus et que deux locuteurs peuvent de ce fait l'utiliser en l'appliquant à des individus différents. C'est de là que naît cette variété particulière de malentendus que la *LAP* étudie de près sous le nom d'équivoque d'erreur :

[...] les hommes demeurant d'accord que ce terme [la description considérée] ne signifie qu'une chose unique, faute de bien discerner quelle est véritablement cette chose unique, l'appliquent les uns à une chose et les autres à une autre ; ce qui fait qu'il a besoin d'être encore déterminé ou par diverses circonstances, ou par la suite du discours, afin que l'on sache précisément ce qu'il signifie (p. 97).

Pour illustrer le phénomène, la *LAP* recourt à une abondance d'exemples choisis et commentés avec un soin évident. Parmi ces exemples, il en est un qui mérite une attention particulière, c'est celui des expressions *sens d'un Auteur, doctrine d'un Auteur sur un tel sujet* (pp. 98-99) ou encore *sentiment d'un tel Philosophe sur une telle matière* (p. 100). Car, bien que la *LAP* parle toujours d'Aristote dans le commentaire qu'elle en donne, il n'est pas difficile de retrouver dans ce qu'elle dit l'analyse mise au point par Arnauld et Nicole à propos de l'expression *sens de Jansénius* au cours des discussions qui les avaient opposés à Pascal et Domat à propos de la signature du Formulaire, quelques mois à peine avant la publication de la première édition de la *LAP*. On le montrerait sans peine en confrontant le texte avec celui des « Écrits sur le formulaire », que J. Mesnard a édités dans le quatrième volume des *Œuvres complètes* de Pascal (Paris, 1992). Faute de temps, je m'en tiendrai à la *LAP*.

Elle reconnaît certes qu'il existe un usage des descriptions définies qui ne donne pas lieu à l'équivoque d'erreur. C'est celui que nous appelons aujourd'hui l'usage attributif, cette expression figurant du reste dans les « Écrits sur le formulaire », et que la *LAP* présente en disant que les mots restent alors dans leur idée générale (p. 100). Ainsi quand nous

parlons du sentiment d'Aristote sur la nature de l'âme, nous pouvons simplement entendre par ces mots la doctrine, quelle qu'elle soit, qu'Aristote a enseignée sur l'âme. Cette doctrine reste alors dans son idée confuse, et rien n'exige que nous l'appréhendions distinctement ; par exemple, si nous disons qu'Aristote a consacré un traité particulier à l'exposé de sa doctrine sur l'âme, l'énoncé est interprétable même si nous ignorons tout du contenu de cette doctrine. De la même façon, nous pouvons parler du Prince des Philosophes sans appliquer cette idée à aucun individu distinctement connu (p. 99). Dans des cas de ce genre, reconnaissables à la possibilité qu'ils offrent de faire suivre la description de la mention « quel(le) qu'il (elle) soit », il n'y a aucun risque d'équivoque puisque l'interprétation de l'énoncé peut se faire sans que nous soyons contraints d'appréhender dans sa singularité l'individualité à laquelle la description convient.

Mais il arrive que la situation soit beaucoup plus compliquée ; c'est le cas si la description doit être prise dans ce que nous appelons aujourd'hui sa valeur référentielle, c'est-à-dire si l'énoncé dans lequel elle figure ne peut recevoir d'interprétation, et en particulier de valeur de vérité, qu'à condition que nous nous fassions une idée distincte de ce sur quoi porte la description :

Ainsi l'opinion d'Aristote touchant la nature de notre âme, est un mot équivoque dans la bouche de Pomponace, qui prétend qu'il l'a crue mortelle, et dans celle de plusieurs autres Interprètes de ce Philosophe, qui prétendent au contraire qu'il l'a crue immortelle, aussi bien que ses maîtres Platon et Socrate (p. 100).

Ici nous ne pouvons plus nous contenter de donner à l'expression *l'opinion d'Aristote touchant la nature de notre âme* sa signification confuse, car il est indispensable de connaître le contenu singulier de cette opinion pour trancher entre les adversaires. Aristote n'a eu, bien entendu, « qu'un seul et unique sens sur un tel sujet », comme le dit la *LAP* deux pages plus haut, et, si l'on s'en tient à la vérité, c'est à ce sens qu'il convient de se référer. Mais, vu la difficulté de le dégager et de se mettre d'accord sur lui,

[...] chacun appelle sentiment d'Aristote, ce qu'il a compris être son véritable sentiment, et ainsi l'un comprenant une chose et l'autre une autre, ces termes de sentiment d'Aristote sur un tel sujet, quelque individuels qu'ils soient en eux-mêmes, pourront convenir à plusieurs choses, savoir à tous les divers sentiments qu'on lui aura attribués, et ils signifient dans la bouche de chaque personne ce que chacune personne aura compris être le sentiment de ce Philosophe (p. 99).

C'est donc exactement lorsqu'on passe de l'idée confuse à l'idée distincte que surgit le risque de l'équivoque, et il est alors inévitable. Car ce passage se fait dans l'esprit de chacun des interlocuteurs, qui donne à la description l'interprétation que lui suggèrent ses préjugés, en prenant ce mot dans son sens étymologique.

Encore faut-il s'entendre sur les parts respectives du distinct et du confus dans une description. Pour fixer les idées, considérons à nouveau l'expression de *Prince des Philosophes*. Dans ces trois mots, qui définissent une forme attribuable à un certain type de penseur, il n'y a aucune confusion : il s'agit d'un certain mode, dont la *LAP* précise qu'il est en lui-même « distinct » et « invariable » (p. 99), invariable sans doute par opposition à la variété des individus auxquels on peut l'attribuer. Le sujet de cette attribution, représenté linguistiquement par l'article défini « le », est en revanche porteur de confusion, puisqu'il peut s'agir de tout individu, quel qu'il soit, dont on pense qu'il est seul à présenter la propriété considérée. Si donc on entend simplement par *le Prince des Philosophes* l'unique individu qui présente cette propriété, on a l'idée *confuse* d'un individu qui est le seul sujet d'un mode *distinct* : c'est ainsi que se répartissent le distinct et le confus dans une description.

Jusqu'ici il n'y a pas place pour l'équivoque. L'idée d'équivoque n'est pas en effet celle de confusion. L'équivoque va s'enraciner dans la confusion, mais ne s'y réduit pas, car elle surgira précisément quand on essaiera d'en sortir, en remplaçant le sujet confus par un sujet distinct ; c'est alors que l'un pensera à Platon, et l'autre à Aristote :

Car, par exemple, le mot de Prince des Philosophes, ne peut jamais être équivoque tant qu'on n'appliquera cette idée de Prince des Philosophes à aucun individu distinctement connu. Mais l'équivoque arrive seulement parce que l'esprit au lieu de ce sujet confus, y substitue souvent un sujet distinct et déterminé auquel il attribue la forme et le mode (p.99).

Ainsi s'explique, selon les auteurs de la *LAP*, que l'usage des descriptions puisse donner lieu à des erreurs d'interprétation et à des difficultés de communication.

Que l'attention des Messieurs ait été attirée sur ce type de phénomène par les polémiques qu'ils ont dû soutenir, à l'extérieur et à l'intérieur de Port-Royal, à l'occasion des attaques dont ils étaient l'objet, est une chose qui ne paraît pas discutable. Il est à cet égard notable que le chapitre duquel sont extraites les citations précédentes ne figure pas dans le Manuscrit Vallant, qui représente le premier état connu de la rédaction de la *LAP*, et que l'on peut dater des années 1659 ou 1660 (2).

Ce chapitre n'apparaît que dans la première édition, postérieure de quelques mois seulement à la discussion recueillie dans les « Écrits sur le formulaire ». Il est d'autant plus intéressant de constater que les difficultés considérables que les auteurs ont eu à affronter dans cette épreuve ne les ont pas conduits à proposer une analyse menée en termes de motivation psychologique ou idéologique, mais à inscrire la possibilité du phénomène qu'ils ont alors mis au centre de leurs préoccupations dans la structure même de l'expression et de ses moyens.

\*  
\* \* \*

La théorie des idées, quand elle est exploitée selon toutes ses ressources, se révèle à travers la *LAP* comme un instrument efficace d'analyse logico-linguistique. Même en laissant de côté, comme je l'ai fait ici, le cas des déictiques, on peut voir qu'elle permet d'introduire des distinctions d'une grande finesse dans l'analyse des termes singuliers. D'un côté, elle donne le moyen d'en distinguer les grandes catégories, Np et descriptions, de l'autre, elle affine l'étude de chacune de ces catégories. Ces réussites sont dues en grande partie à la multiplicité des plans que met en œuvre la théorie des idées, et qu'on a parfois tendance à négliger en ne retenant que l'un ou l'autre d'entre eux, alors que sa richesse tient à l'aisance avec laquelle elle se déplace de l'un à l'autre. De ce point de vue, c'est effectivement, comme le dit l'avertissement initial, toute la *Première Partie* qu'il faut prendre en compte pour suivre les analyses de la *LAP*.

La théorie des idées repose d'abord sur la dualité du plan du langage ou de l'expression, et du plan de la pensée ou du sens, le lien entre ces deux plans étant fait, comme on l'a dit plus haut, par la théorie du signe. Elle comporte l'usage des notions d'extension et de compréhension, qui sont indispensables pour l'étude des faits de détermination, et, au-delà, pour toute la théorie du syllogisme. Enfin, autre élément marquant, elle déploie l'opposition entre idée distincte et idée confuse. C'est la combinaison de ces trois facteurs qui est à l'œuvre dans l'analyse des termes singuliers.

Si le Np et la description s'opposent sur le plan du langage comme expression simple et expression complexe, ils se rejoignent sur le plan des idées en ce qu'ils sont l'un et l'autre signes d'idées singulières. Cependant l'idée singulière signifiée par un Np est, dans le cas le plus simple, une idée distinctement exprimée, alors que celle qui est signifiée par une description est une idée confuse et équivoque car elle peut être entendue

de diverses façons selon les utilisateurs de la description. Bien qu'on puisse donner ainsi une idée des résultats obtenus par la *LAP*, de telles formulations restent cependant très inférieures à la subtilité du texte.

D'une part, en effet, le Np peut véhiculer une idée confuse, comme dans l'énoncé sur Rome ; une analyse plus poussée que celle qui en a été présentée ici montrerait du reste qu'il fonctionne dans ce cas comme l'abrégé d'une description convenant à l'objet représenté. D'autre part, la description, si elle est prise selon sa valeur attributive, ne laisse pas place à l'équivoque : aussi longtemps que les prédications concernant le Prince des Philosophes peuvent s'interpréter de lui quel qu'il soit, il n'y a aucun risque. C'est seulement quand il s'agit d'une description prise selon sa valeur référentielle qu'il faut savoir de quel individu il est au juste question, et que chacun peut penser à un individu différent, pourvu que lui convienne l'attribut de Prince des Philosophes.

À travers ces discussions, même sous la forme schématique sous laquelle je les ai présentées, on peut se faire une idée de la richesse et de la finesse des analyses des Messieurs. Les rapports du langage et de la pensée y sont scrupuleusement examinés, et leur ambiguïté y est mise en évidence. Il est certes indispensable de parler pour se faire entendre d'autrui, la condition corporelle de l'homme ne lui permettant pas d'autre moyen de communication. Mais en parlant, nous nous engageons dans une procédure d'interprétation qui est pleine de pièges. Le principal objectif de la *Logique* de Port-Royal est de nous aider à les dénouer. C'est la raison pour laquelle, rompant avec la tradition aristotélicienne, elle s'est constituée en logique du jugement plutôt qu'en logique du raisonnement.

## NOTES

(1) Les références à la *LAP* sont données d'après Antoine Arnauld et Pierre Nicole, *La Logique ou l'Art de Penser* (1662), introduction de L. Marin, Paris, Flammarion, coll. Science, (1970).

(2) Voir *L'Art de Penser, La Logique de Port-Royal*, publié par Bruno Baron von Freytag Löringhoff et Herbert E. Brekle, Stuttgart-Bad Cannstatt, Friedrich Frommann Verlag (Günther Holzboog), 1967, t. III, pp. 3-5.